Kernos

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion
grecque antique

15 | 2002
Varia

Marcel DETIENNE, Comparer l'incomparable

André Motte

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1462>

DOI : 10.4000/kernos.1462

ISSN : 2034-7871

Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

ISSN : 0776-3824

Référence électronique

André Motte, « Marcel DETIENNE, Comparer l'incomparable », *Kernos* [En ligne], 15 | 2002, mis en ligne le 22 avril 2011, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1462> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kernos.1462>

son école, – affirment qu'il s'agit d'un mythe pédagogique décrivant les structures fondamentales d'un monde éternel. Le récit mythique a donc toujours besoin d'être redressé, comme le soulignera explicitement Plotin; encore faut-il connaître les règles adéquates de ce redressement. Or la reconnaissance de ce genre de distorsion dans la pratique du mythe n'est pas une exclusivité des philosophes, mais remonte bien haut dans la littérature grecque, puisque, dans son prologue de la *Théogonie*, Hésiode fait dire aux Muses qui l'inspirent qu'elles sont capables de dire des mensonges semblables à la réalité, mais savent aussi, quand elles le veulent, proclamer des vérités. Autant dire que les mythes que le poète va produire ne sont pas à prendre pour argent comptant, mais doivent être redressés par la pensée. L'A. se livre à une exégèse intéressante de ce passage difficile et montre que, depuis cette époque jusqu'à la fin du Moyen Âge, en particulier chez Pléthon, les philosophes ne cesseront de faire effort pour surmonter les distorsions quasi nécessaires qui sont inhérentes au discours mythique, mais que les poètes quant à eux ne cherchent pas à élucider, sauf cas exceptionnels comme celui d'Hésiode.

Tout le déroulement de cette longue histoire de la pensée occidentale depuis ses origines jusqu'à la Renaissance est à l'avenant : rempli d'aperçus neufs et d'éclairantes synthèses témoignant d'une remarquable maîtrise.

A. Motte
(Université de Liège)

Marcel DETIENNE, *Comparer l'incomparable*, Paris, Seuil, 2000. 1 vol. 14 x 20,5 cm, 140 p. (*La Librairie du XX^e siècle*). ISBN : 2-02-036139-6.

De l'aveu même de l'A., ce livre est un pamphlet, et théorique, insiste-t-il. À la lecture du titre, on devine aisément contre qui la hache de guerre est ici déterrée. N'est-ce pas la science historique naissante qui, au siècle dernier, a fait son credo du dicton « on ne peut comparer que ce qui est comparable » et qui, à coup de jugements de valeur implicites, s'est arrogé le droit d'indiquer ce qu'il était permis de comparer ? Or on sait les dérivées qu'a rapidement entraînées pareil préjugé : après 1870, la science en question va se faire « nationale » et « des historiens en uniforme vont édifier la place forte de l'Incomparable », des deux côtés du Rhin, s'employant à « forger l'identité d'une race et de ses forces de terre et de sang ». Et l'Angleterre à son tour sera bientôt atteinte de la même « acné de la Nation ». Une telle mentalité ne pouvait nourrir qu'indifférence superbe à l'égard des sociétés réputées sans civilisation, et si, d'aventure, il se trouvait quelques nomades comparatistes, « ils étaient abattus à vue, sans sommation ». Seules prévaudront désormais les valeurs occidentales, lesquelles pourront du moins, sous la pression des Nationaux, se réclamer d'« une transmission en ligne directe de l'universalité grecque ». C'est ainsi que, pour longtemps, « La Grèce, décrétée éternelle, est mise sous cloche », que les hellénistes multiplient les panneaux d'interdiction et que « le Patrimoine de l'Humanité est confié à des gardiens sûrs, triés sur le volet : les hellénistes académiciens. Momification garantie. ». Même aujourd'hui, tous les « barbelés des disciplines universitaires » sont loin d'avoir cédé, les historiens demeurant « pris au piège d'une culture qui se referme comme une huître ». Et il se trouve toujours des académiciens pour dénoncer « la fâcheuse collision de la Grèce avec la chose comparative », les Grecs, c'est bien connu, n'étant pas comme les autres. « Respect des douaniers et passeport bien en règle » vous garantiront donc honneurs et décorations.

Quelle régression ! Car il y eut, si l'on ose dire, un âge d'or, durant lequel on pouvait faire converser librement les anciens Grecs avec les tribus du Nouveau Monde, et il y eut aussi le temps des Fontenelle et autres Lafitau qui continuèrent

d'aérer la curiosité érudite et posèrent d'excellentes questions. C'est peu avant l'époque où allait dévier la science historique qu'est apparue la discipline anthropologique, à laquelle l'activité comparative est consubstantielle, mais qui, pour cette raison même, eut bien du mal, en France, à se tailler une place dans le concert universitaire. Et l'A. de rappeler que ce n'est qu'en 1986, à Paris-Nanterre, qu'a été créé le premier département de l'Université française habilité à former des anthropologues. Près d'un siècle plus tôt, heureusement, les Hautes Études avaient inauguré une chaire pour étudier les « religions des peuples non civilisés »; l'intitulé fut dans la suite rebaptisé « peuples sans écriture », ce qui contribua, si c'était nécessaire, à confirmer et à justifier leur bannissement des terres historiques. Quant à l'hellénisme, s'il lui est arrivé et lui arrive encore d'accorder droit de cité à l'anthropologie, c'est seulement pour des excursions locales et à la condition « de ne jamais quitter la terre grecque et même les alentours immédiats de l'Acropole ». Il était donc grand temps qu'un helléniste sorte du rang et compose « un manifeste » pour faire savoir à l'anthropologue « qui était l'historien qu'il avait devant lui ». Voilà qui désormais est fait. Un anthropologue averti en vaut deux. Mais, pour faire bonne mesure, il reste à souhaiter que notre historien rencontre bientôt un anthropologue intrépide, prêt à lui confier à son tour qui il est.

M. Detienne, on le savait, excelle dans le style polémique et n'a pas son pareil pour ciseler les formules qui frappent. C'est dire que la lecture des premiers chapitres de l'ouvrage est garantie sans ennui et qu'elle en déridera plus d'un, à moins qu'elle n'irrite. On peut certes douter que pareilles diatribes, et quelques autres en prime, soient le moyen le plus sûr pour rallier les historiens à la cause du comparatisme. Mais, en fait de stratégie, chacun a ses préférences, et quand on est à Liège, on n'est pas encore à Paris. La question serait plutôt de savoir si, pour asséner quelques vérités incontestables et qui pourraient être salutaires, il est besoin de laisser entendre que tous les historiens français ou presque, en cela compris les hellénistes, véhiculent dans leurs veines, à leur insu ou en pleine connaissance de cause, du sang de Lavisse, que toute espèce d'histoire nationale est une dangereuse aberration et qu'il n'est même pas évident que l'étude d'une société dans son évolution historique conserve encore quelque pertinence, dès lors qu'il faut savoir « bousculer l'histoire et se moquer de la chronologie », qu'il n'y aurait donc de salut que dans une anthropologie nomade, que les anthropologues sont d'ailleurs, par comparaison, de généreux enfants de chœur, longtemps victimes d'un terrorisme intellectuel, que tous les académiciens enfin sont par définition rétrogrades et momificateurs...

Mais soyons justes : une fois passé ce billet d'humeur, qu'il fallait donc lire en pointillé et qui ne visait finalement, lit-on sur la dernière page de la couverture, qu'à « dénoncer les mensonges et les dangers mortels de l'incommensurable, de l'incomparable des nationaux de tout poil », on a droit à un exposé original et enthousiaste d'un programme de recherches comparatives qui fait appel à une collaboration étroite entre historiens et anthropologues afin qu'ils se mettent à construire ensemble des « comparables ». Car l'A. se veut résolument « post-déconstructionniste », et il n'est pas de raison de mettre en doute ici sa bonne foi. Son programme est à la fois ambitieux et modeste. Ambitieux en ce qu'il se donne un champ d'étude très vaste : « l'ensemble des représentations culturelles », qu'il mise obligatoirement sur des collaborations plurielles et pluridisciplinaires, et qu'il recommande d'ouvrir les chantiers bien au-delà des espaces limitrophes, faisant se rencontrer aussi des sociétés du passé et du présent, sans exclusive donc, l'idéal étant de pouvoir constituer des microgroupes d'ethnologues et d'historiens complices, « prêts à penser ensemble tout haut ». Programme modeste, d'autre part, si l'on se réfère au but assigné à ces recherches :

non plus constituer des typologies ou des morphologies, ni davantage établir des lois générales prétendant expliquer le comment et le pourquoi des constantes et des différences, mais analyser des micro-systèmes de pensée, démontrer et remonter de petites logiques partielles, en se référant à des objets concrets, à des pratiques, à des situations, à des figures, à des lieux. Impossible donc de construire des comparables sans expérimenter, sans manipuler, à la manière dont travaillait déjà G. Dumézil. Et l'A. de dire le bénéfice éthique de cette activité comparative : « apprendre à se mettre à distance de son soi le plus animal et à porter un regard critique sur sa propre tradition », « comprendre plusieurs cultures comme elles se sont comprises elles-mêmes, puis les comprendre entre elles », dans l'espoir d'apprendre ainsi à mieux vivre avec les autres. Pour illustrer l'application de la méthode et en faire voir l'intérêt, il ouvre ensuite les portes de plusieurs chantiers. Que veut dire fonder, avoir des racines, tracer un chemin ? La recherche montre ici que, parmi les sociétés qui « font du territoire », il en est qui se servent du « fonder », tantôt ostensiblement, tantôt plus discrètement, mais il en est aussi qui en font tout bonnement l'économie. Et comment « mettre en perspective les régimes d'historicité », étudier les figures du changement, comparer les représentations du passé, en Russie, en Grèce ancienne, en Chine, à Rome, chez une peuplade africaine ? Un chapitre passionnant invite à aussi à découvrir les pratiques d'assemblée qui façonnent des lieux du politique, entre autres dans l'Éthiopie du Sud, aujourd'hui même, chez les Cosaques du x^e siècle et dans des communes italiennes du Moyen âge, histoire de montrer qu'il est possible et instructif de penser la démocratie « sans emprunter la voie express qui va de l'Athènes de Périclès à 1789 ». Reste une étude suggestive que connaissent bien déjà les lecteurs de *Kernos* (10, p. 57-72) : « Expérimenter dans le champ des polythéismes ». Car ces chantiers visités ne sont pas seulement à l'état de projets encore vagues. Il en est qui sont bien avancés et pour lesquels M. Detienne a déjà beaucoup payé de sa personne, ayant notamment dirigé plusieurs publications collectives, qui n'ont pas reçu toujours l'attention qu'elles méritent. Il n'est donc pas inutile de les rappeler ici : *Tracés de fondation*, Louvain/Paris, Peeters, 1990; *Transcrire les mythologies. Tradition, écriture, historicité*, Paris, Albin Michel, 1994; *La déesse Parole. Quatre figures de la langue des dieux (Inde, Célèbes-Sud, Géorgie, Cuna du Panama)*, en coll. avec G. Hamonic, Paris Flammarion, 1994; *Destins de meurtriers* en coll. avec M. Cartry, Paris, É.P.H.É., 1996.

Voici un livre, on l'aura compris, qui vaut bien davantage qu'un pamphlet.

André Motte
(Université de Liège)

Marc AUGÉ, Cornélius CASTORIADIS, Maria DARAKI, Philippe DESCOLA, Claude MOSSÉ, André MOTTE, Gilbert ROMEYER-DHERBY, Marie-Henriette QUET, *La Grèce pour penser l'avenir*, Introduction de Jean-Pierre Vernant, Paris, L'Harmattan, 2000. 1 vol. 13,5 x 21 cm, 190 p. ISBN : 2-7384-9038-7.

Ce livre est le fruit d'un colloque interdisciplinaire tenu à Paris en décembre 1996. Les participants étaient invités à réfléchir sur le rôle de la Grèce au sein d'une modernité qui n'assume plus l'héritage classique de la même manière qu'au temps pas si éloigné des « humanités ». Maria Daraki pose bien le problème dans la préface : « au nom de quelles règles les sorts de la nature et de la société s'avèrent(-ils) solidaires, par le positif dans l'Antiquité, par le négatif à l'heure actuelle ? » (p. 11). La Grèce redevient « bonne à penser », non plus dans la vision béate d'un prétendu miracle, mais bien dans l'interrogation sur la diffi-